

Tirez sur le scénographe, regardez les objets rêver

Gilles Daigneault

Numéro 67, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigneault, G. (2004). Tirez sur le scénographe, regardez les objets rêver. *Espace Sculpture*, (67), 30–32.

TIREZ SUR LE SCÉNOGRAPHE,
REGARDEZ LES OBJETS RÊVER

GILLES DAIGNEAULT

Le scénographe a encore frappé au Musée des beaux-arts de Montréal. Après celle de Françoise Sullivan, en effet, ce fut au tour de l'exposition *Village global : les années 60* d'essuyer les coups de patte d'un ennemi visiblement en grande forme. Et de nouveau les œuvres n'en mouraient pas toutes, mais toutes étaient frappées. On souffrait de les voir se débattre, qui contre un chevalet grotesque, qui contre un socle extravagant, qui contre des peintures murales frelatées, qui contre quelque autre dispositif scénique également anodin, qui contre toutes sortes de promiscuités dues à des rapprochements souvent primaires et bancals, etc. ; histoire, vraisemblablement, d'évoquer les révolutions et circonvolutions des principales formes de la « contre-culture » dans le « village global » de l'époque.

Or, je crois que le corpus — hautement défendable ! — d'artefacts choisis par Stéphane Aquin méritait mieux que cette mise en place dérisoire qui mimait l'allure des présentoirs d'« Expo 67 » et qui ne mettait rien en lumière si ce n'est la signature de l'étalagiste. Comme si notre impavide scénographe avait relu avec un esprit étriqué la formule de McLuhan, « le média est le message », et que, dédaignant les véritables enjeux des œuvres, il avait entrepris de célébrer ce que Yoko Ono appelle dans le catalogue « la forme sans substance ». Par ailleurs, je crois que ce corpus réclamait aussi, de la part du commissaire général de l'exposition, un vrai texte analytique qui explicite les enjeux de sa proposition et qui en commente la spécificité, une fonction que n'arrivera jamais à remplir une

brochette hétéroclite de brefs entretiens — au demeurant plutôt sympathiques — avec des survivants de « cette décennie tumultueuse ».

Cela dit, un autre mal qui afflige le MBAM à l'état endémique, c'est le triste sort réservé aux créateurs québécois dans ces « grandes expositions historiques » que l'institution organise de loin en loin. En l'occurrence, comment expliquer autrement, pour ne prendre qu'un exemple majeur, l'absence de Serge Lemoyne dans toute cette histoire ; ou encore, dans les pages de chronologie qui ferment le catalogue, le fait de passer sous silence la sortie de *L'avalée des avalés*, d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de *Prochain épisode*, du *Chat dans le sac*, des *Belles-sœurs*, etc., alors même qu'on y mentionne placidement des événements ineptes comme le premier anniversaire de la revue *Salut les copains* ou l'exploit de Guy Des Cars qui vend, en 1960, 1,5 million d'exemplaires de *Cette étrange tendresse???*

Bref, de grandes manœuvres que tout cela, sans l'ombre d'un doute, mais avec quelques ratés.

Du côté des « menues manœuvres », de celles qui échappent au zèle des scénographes patentés, le trimestre proposait notamment deux savoureux exercices de « transfiguration du banal » : *Le sublime portatif* d'Ingrid Bachmann et *Le déclin bleu* de Diane Landry, présentés respectivement à la galerie Optica et chez Christiane Chassay. Ces deux installations — aussi différentes l'une de l'autre que peuvent l'être de vieilles valises posées sur de vieilles pièces de mobilier, en face de bouteilles de plastique fixées en cercle à de modestes corbeilles à linge — présentaient quelques points communs.

Visiblement, elles avaient une même proposition à recycler des objets désespérément quotidiens et ce, avec une joyeuse

lucidité : Landry, dont les matières premières sont des bouteilles d'eau, intitulait ses constructions *Mandala Montclair*, *Mandala Naya* ou *Mandala Labrador*, tandis qu'on lisait dans le bref communiqué de Bachmann : « Chose certaine, on pense rarement à la lessive et au sublime en même temps. » Un goût commun également pour les dispositifs sculpturaux d'allure fragile ou précaire, parfois rudimentaire, mais toujours formidablement efficaces. Dans les deux cas, il s'agissait de faire rêver les objets, un mécanisme mental qui croisait occasionnellement ceux de Michel Goulet ou de Duchamp (l'homme du *Porte-bouteilles* et de la *Boîte en valise* !) et que déclenchait tantôt le mouvement de la lumière, tantôt l'intervention du regardeur.

Il s'agissait aussi, du même coup, de transformer la galerie en un espace proprement imaginaire où les rosaces oscillaient entre l'épanouissement et la disparition, où les voyages et les dérives attendaient à l'intérieur des valises, où il n'y avait guère de commune mesure entre les causes et les effets. Et le spectateur lui-même, comme assis entre deux chaises, dodelinait de la tête (et du corps !) entre ces réalités en passe de devenir imaginaires et ces images qui ne cachaient rien de leur basse extraction. Idéalement, il voyageait en souriant dans un *no man's land* propice à l'évocation et à l'inscription de ses propres fictions. Un espace poétique, une sorte de bonheur...

P.S. Les rétrospectives d'Yves Gaucher au Musée d'art contemporain de Montréal et, plus encore peut-être, de Rita Letendre au Musée national des beaux-arts du Québec ont opportunément démontré, entre autres, que les scénographies les plus réussies sont les plus discrètes, en tout cas les plus respectueuses de la personnalité des œuvres. Haro sur le baudet qui s'aventure à rivaliser de créativité avec l'artiste ! ←



MICHELANGELO
PISTOLETTO, *Vénus
des chiffons*, 1967.
Ciment, mica,
chiffons. 160 x 130 x
130 cm. Biella (Italie),
collection de la
Fondazione Pistoletto.
Photo : P. Pellion.

FÉLIX BELTRÁN, *Otras
manos empuñaran las
armas*, 1969. Affiche :
sérigraphie sur carton.
Éditée pour ICAP. 54,7
x 33,3 cm. Don à la
mémoire de Vera J.
Bala. Photo : J.-François
Brière, MBAM.

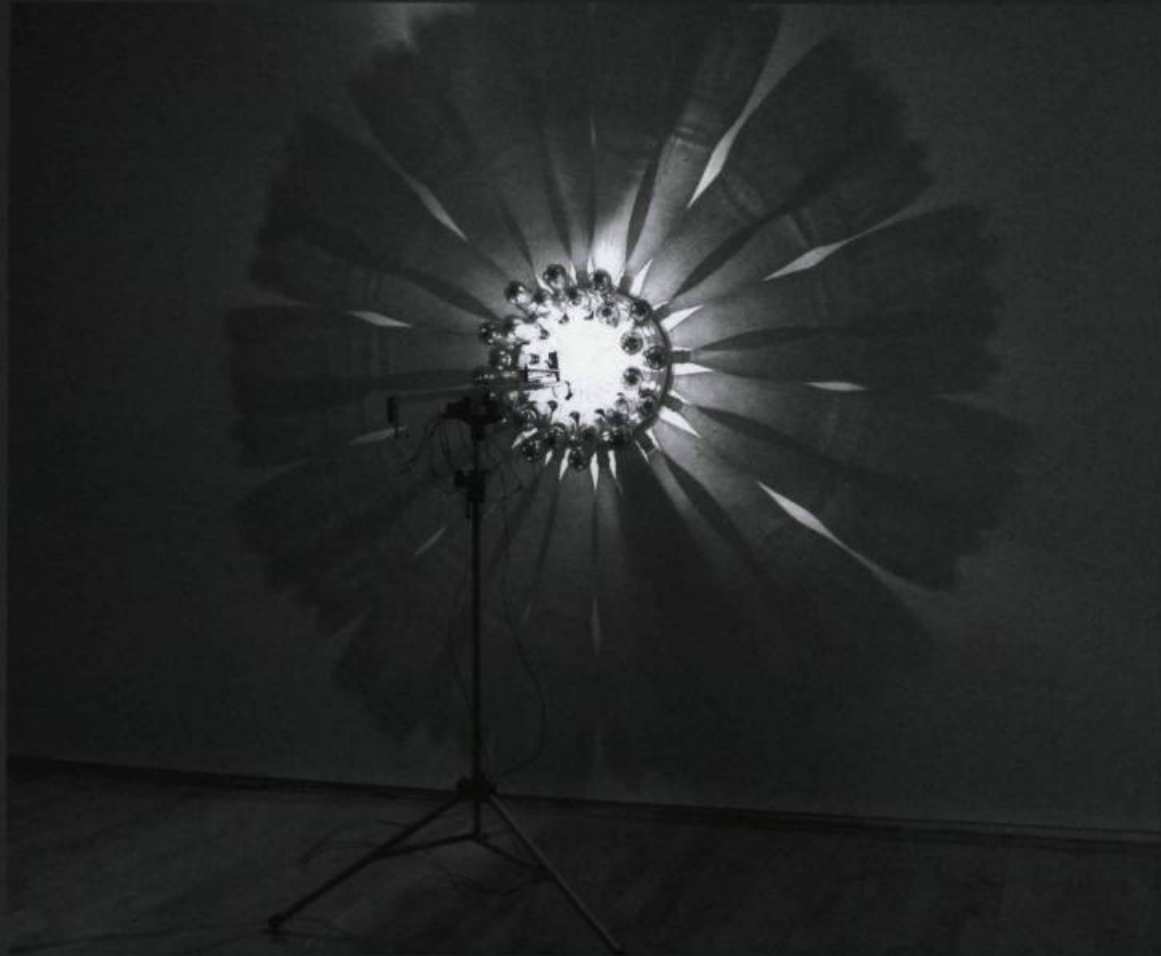


Porsche de Janis Joplin
peinte par Dave Richards
vers 1968. Avec l'aimable
autorisation de :
Corporation and the
Joplin Family. Photo
Design Photography,
Inc./Rock and Roll Hall of
Fame and Museum,
Cleveland, Ohio.

OTRAS MANOS EMPUÑARAN LAS ARMAS.



ICAP



DIANE LANDRY, *Le déclin bleu*, 2003.
 Détails : *Mandala Perrier*. Moteur,
 objets choisis, aluminium, bois,
 éclairage halogène. Objet au mur :
 100 X 100 X 50 cm ; projection au mur
 (variable) : environ 7 X 4 m. Projet
 réalisé dans le cadre d'un échange
 entre La chambre blanche (Québec)
 et le centre Cyprès (Marseille).
 © Sodart. Photo : D. Landry.



INGRID BACHMANN,
Le sublime portatif, 2003.
 Détail. Photo : Paul Litherland.

INGRID BACHMANN, *Le sublime
 portatif*, 2003. Vue générale.
 Photo : Paul Litherland.

